

Introduction à la préparation du séminaire d'hiver

La question du père chez Freud

Comment attraper cette question du père chez Freud ne paraît de loin pas évident d'autant que nous ne sommes pas sans savoir que cette question - Lacan et Melman à sa suite l'ont soulignée à plusieurs reprises - que cette question n'était pas seulement une question freudienne, elle était la question fondamentale de Freud, tout au long de sa vie et elle a été le siège de sa douleur dont nous pouvons espérer que la rédaction de son dernier ouvrage sur *Moïse et le monothéisme*, dans lequel il reprend cette question, lui aura apporté un certain apaisement ... au moins au regard de son désir d'analyste, car Freud est incontestablement, au moment de la rédaction et de la publication de cet ouvrage, dans le souci de rester analyste jusqu'au bout afin de transmettre à ses héritiers l'état de sa recherche sur la question du père, au risque de s'attirer les foudres de la communauté juive déjà fort éprouvée par les événements de l'époque et notamment la montée du nazisme.

Je ne sais pas ce qui a présidé au choix de ce thème pour le séminaire d'hiver dont je ne vous cacherai pas qu'il me laisse quelque peu perplexe dans la mesure où dans son argument, au sujet de ce séminaire, Melman insiste sur la reprise de *Moïse et le monothéisme* de Freud alors que, comme nous le verrons, Melman l'a mis à l'étude, à plusieurs reprises et qu'il nous a déjà, dans la mise en place de ce qu'il appelle le *Complexe de Moïse*, donné la réponse à la question qu'il pose dans son argument, ce qui mérite quand même réflexion. Si on se réfère à cet argument, Melman nous inviterait-il à reprendre cette question du père chez Freud de façon borroméenne ? Il me semble que nous nous devons peut-être, par ailleurs, de prendre en compte le petit argument de Melman mis sur le site dans l'après-coup du séminaire d'été (*La parent*), argument dans lequel il ne cache pas sa déception de ce que la fin de l'analyse n'ait pas été traitée alors qu'elle constitue, nous dit-il, l'essentiel du séminaire RSI. Remarque qui mérite peut-être notre attention compte tenu de ce qu'une fin d'analyse n'est effectivement pas rapport avec la question du père, avec la résolution de cette question et que le séminaire d'été de cette année porte, quant à lui, sur le Sinthome mais sur aussi deux autres textes, non sans lien avec la question du père. Cette question cruciale, s'il en est une, ne serait-elle pas celle - si on y progressait - qui pourrait assurer la survie de la psychanalyse surtout en des temps où le fanatisme gagne du terrain ? C'est une question. En outre, comment entendre le thème proposé : de quel père s'agit-il ? S'agit-il du père de Freud Jakob ou du père tel qu'il s'énonce dans la théorie freudienne ? Encore que la relation qu'a pu avoir Freud avec son père ne soit de loin pas restée sans effets sur la mise en place de sa théorie et dans la direction de ses cures comme en témoigne par exemple la cure de *l'homme aux rats* au

regard précisément de tout ce qui concerne la question du père et qui peut éventuellement, dans l'après coup, nous éclairer peut-être un peu sur ce qu'il en était du rapport de Freud à son propre père ?

A cette question de Freud : *qu'est-ce qu'un père ?* Nous verrons comment Lacan et Melman y répondent mais nous pouvons d'ores et déjà rappeler, ne serait-ce qu'à titre d'information, que dans la leçon VII de son séminaire *Pour introduire une psychanalyse aujourd'hui*¹, Melman traite des rêves de Freud, tels qu'ils figurent dans *L'introduction de la psychanalyse* de Freud. Il y en a douze mais Melman en isole trois dont il nous garantit – bien que ça ne soit pas dit – que ce sont des rêves personnels de Freud consacrés à cette question et il les isole car ils sont d'une intensité nettement supérieure aux neuf autres, sans compter qu'ils s'éclairent entre eux.

Pour cette introduction à la préparation de ce séminaire, j'ai pris - à tort ou à raison ? je ne sais pas - le parti de balayer (au sens d'un balayage que peut opérer un faisceau lumineux par exemple) la question du père telle qu'elle a pu se mettre en place au cours de la théorie analytique, d'en relever les points forts, de façon à nous rafraichir un peu la mémoire ce qui n'est souvent pas un luxe et de façon à avoir une vue d'ensemble susceptible de nous permettre d'en relever des points d'accroche, des points de butée etc. ou de venir solliciter notre intérêt ou notre réflexion à propos de telle ou telle question. Bref, susceptible de nous donner éventuellement des pistes de travail.

Que dire du père de Freud, Jakob, et des relations qu'il entretenait avec son fils ? Il existe certes des biographies à l'égard desquelles en général, Freud nourrissait quelques préventions comme il a pu le souligner dans une lettre à Arnold Zweig, son médecin : « qui veut devenir biographe, écrit-il, s'engage au mensonge, à la dissimulation, à l'hypocrisie et à la dissimulation de son incompréhension, car la vérité biographique n'est pas accessible et le fut-elle, on ne pourrait pas s'en servir » Quoiqu'il en soit, à lire E. Jones , Jakob semble avoir été un bon père si on s'en tient à la définition qu'a pu, à l'occasion, nous en donner Melman dans sa conclusion² au séminaire d'été sur *les Non Dupes Errent* : « un père c'est celui qui ordonne son parcours comme marqué par le souci d'assurer la vie à venir de ses enfants tout en estimant que du même coup le parcours de la sienne, en quelque sorte peut être considéré comme acquitté. Je dirais qu'un père, c'est celui qui transmet à ses enfants sont propre impossible en attendant d'eux qu'ils viennent le résoudre, qu'ils viennent y répondre, qu'ils viennent le venger d'avoir lui-même raté. Ce qui, bien entendu, fait que l'héritage des enfants ne sera jamais que de répéter ce ratage - et c'est ce qu'on appelle la filiation ». De cette biographie qui s'appuie toutefois très souvent sur des vérités puisées dans les apports de Freud lui-même, on peut me semble-t-il

¹ - Ch. Melman : *Pour introduire la psychanalyse aujourd'hui* - leçon VII du 06-12-2001 - Ed. interne à l'ALI 2005

² - Ch. Melman : *Conclusion au séminaire des Non Dupes Errent* - juillet 98 - freud-lacan.com

relever – pour le dire très vite – cette difficulté qu’a eu Freud, dans son jeune âge, à se situer dans la lignée paternelle puisqu’il s’est cru, à un moment, être le fils de son demi frère Philippe sensiblement du même âge que la mère de Freud. Freud est, en effet, le fils aîné de la fratrie de six enfants du troisième mariage de son père qui, à ce moment là, avait déjà deux grands fils de son premier mariage, lesquels étaient sensiblement du même âge que sa troisième épouse. En outre, le fils aîné de Jakob, Emmanuel, vivait avec sa famille dans une certaine proximité avec celle de son père et ses enfants étaient sensiblement du même âge que les enfants de son père. Freud était d’ailleurs inséparable de son neveu, d’un an plus âgé, John, (le fils d’Emmanuel) qui semble avoir joué un grand rôle dans la vie ou tout du moins la petite enfance du jeune Sigmund.

On peut relever aussi – sous réserve toutefois de sa véracité - que le deuxième mariage, assez bref semble-t-il, de Jakob ait été passé sous silence dans la biographie de Jones qui n’en avait d’ailleurs peut-être pas eu connaissance, ni même Freud lui-même, mais ça n’a pas manqué d’éveiller la curiosité de certains auteurs (je pense à Marie Balmory notamment qui a fait une véritable enquête pour retrouver sa trace et qui s’est littéralement focalisée là-dessus pour en tirer des analyses qui ont fait quelques adeptes peu scrupuleux). Cette deuxième épouse, prénommée Rebecca³, se serait, en fait, suicidée.

On relèvera enfin cette espèce de contradiction soulignée par Jones⁴ entre la culpabilité éprouvée par Freud lors du décès de son petit frère Julius âgé de 8mois alors que Freud n’était âgé que de 19 mois, petit frère dont il était très jaloux et le fait que vingt ans plus tard, Freud ait pu écrire qu’il était impossible qu’un enfant puisse ressentir de la jalousie à la naissance d’un cadet s’il avait 15 mois. Cet événement est relevé par Freud lui-même⁵ comme ayant contribué à la mise en place de sa névrose.

³ - Le nom de *Rebecca* surgit, par association avec ce que vit alors Freud, dans la lettre du 21 septembre 1897 adressée à Fliess alors que Freud, sous la pression du corps médical, est plus ou moins sur le point de devoir renoncer à sa théorie de la séduction dans l’étiologie de l’hystérie, théorie dont il avait espéré qu’elle lui aurait assuré célébrité et fortune. « *Me voilà obligé – écrit-il – de me tenir tranquille, de rester dans la médiocrité, de faire des économies, d’être harcelé par les soucis et alors une des histoires de mon anthologie me revient à l’esprit : Rebecca, ôte ta robe, tu n’es plus mariée* ». Cette association peut paraître étrange mais Freud ne la relève cependant pas. Si ce deuxième mariage a été tenu secret, rien d’étonnant à ce que Freud ne s’interroge pas plus sur l’émergence subite et étonnante de cette histoire juive mais rien d’étonnant non plus à ce que justement elle surgisse.

S.Freud : *Naissance de la psychanalyse* p. 193- Ed. PUF 1979

⁴ - E. Jones : *La vie et l’œuvre de Freud* - Tome 1- p.8 - Ed. PUF 1982

⁵ - S. Freud : *La naissance de la psychanalyse* p. 194 - Ed. PUF 1979.

Lettre du 03-10-97 dans laquelle Freud expose les facteurs générateurs de sa névrose : sa nourrice catholique qui lui parlait de Dieu et de l’enfer tout en lui donnant une très haute opinion de lui ; une érection vers 2 ans I/2 en voyant sa mère nue ; la naissance et mort de Julius ainsi que l’influence de son neveu John, complice de ses méfaits entre 1 an et 2ans. Le rôle de son père est d’emblée mis hors de cause.

Je propose, ici, d'évoquer les points forts de la théorie freudienne où s'articule la question du père. Comme vous le savez, Freud élabore, dans un premier temps, sa théorie de la séduction (sa fameuse *neurotica*) comme étant à l'origine des névroses et plus spécifiquement de l'hystérie, théorie dans laquelle le père – y compris le sien – était présenté comme un grand pervers pourvoyeur de névroses. Le père, ici, en cause était certes le père de la réalité mis toutefois en position de père imaginaire. Sa découverte de l'Œdipe va s'opérer un an après la mort de son père survenue le 23 octobre 1896, mort dont il a été très affecté et dont il témoigne dans une lettre⁶ adressée à Fliess : « ...la mort de mon vieux père m'a beaucoup affecté. Je l'estimais fort et le comprenais tout à fait bien et [...] il a joué un grand rôle dans ma vie. [...] je me sens actuellement tout désespéré. Toujours dans cette lettre, il lui dit plus loin : « Il faut que je te raconte un joli rêve que j'ai fait pendant la nuit qui a suivi l'enterrement. Je me trouvais dans une boutique où je lisais l'inscription suivante : ON EST PRIÉ DE FERMER LES YEUX. Rêve que Freud va raconter un peu différemment dans *L'interprétation des rêves*⁷ puisqu'il y a deux formules : ON EST PRIÉ DE FERMER LES YEUX OU ON EST PRIÉ DE FERMER UN ŒIL, inscription que Freud ramasse en une seule formule en soulignant que la phrase a un double sens et précise que l'expression allemande « fermer un œil » signifie : user d'indulgence. Expression équivalente à l'expression française de : « fermer les yeux ». Sur quoi ou à propos de quoi se devait-il de fermer les yeux ?

Dans la préface de la deuxième édition de *L'interprétation des rêves*, en 1908, Freud écrit : « Pour moi, ce livre a une autre signification, une signification subjective que je n'ai saisie qu'une fois l'ouvrage terminé. J'ai compris qu'il était un morceau de mon auto-analyse, ma réaction à la mort de mon père, l'évènement le plus important, la perte la plus déchirante d'une vie d'homme »⁸

La découverte, par Freud, de l'Œdipe vient de ce qu'il était déjà (avant la mort de son père) sur cette piste là depuis quelques mois déjà puisqu'il s'était intéressé aux fantasmes infantiles et avait découvert les pulsions agressives de l'enfant contre ses parents⁹ et c'est donc dans la lettre du 15 octobre 1897¹⁰, donc un an après la mort de son père, qu'il écrit à Fliess : "J'ai trouvé en moi comme partout ailleurs, des sentiments d'amour envers ma mère et de jalousie envers mon père, sentiments qui sont je pense, communs à tous les jeunes enfants. [...] S'il en est bien ainsi, on comprend, en dépit de toutes les objections rationnelles qui s'opposent à l'hypothèse d'une inexorable fatalité, l'effet saisissant d'Oedipe roi. [...]"

⁶ - S. Freud : *Naissance de la psychanalyse* - pp. 151- 152 - Ed. PUF 1979

⁷ - S. Freud : *L'interprétation des rêves* - p. 273 - 274 - Ed. PUF 1976

⁸ - S. Freud : *L'interprétation des rêves* - p. 4 - Ed. PUF 1976

⁹ - S. Freud : *Naissance de la psychanalyse* - note en bas de page 191 - Ed. PUF 1979

¹⁰ - Ibidem p. 198

Chaque auditeur fut un jour en germe, en imagination, un Oedipe et s'épouvante devant la réalisation de son rêve transposé dans la réalité, il frémit suivant toute la mesure du refoulement qui sépare son état infantile de son état actuel ».

Le terme de complexe d'Œdipe ne sera véritablement mis en place qu'en 1910. Comme le souligne Melman¹¹ : « Il aura donc fallu l'expérience clinique de Freud pour exhumer une pièce de Sophocle dont la carrière, y compris chez les grecs, n'avait jamais été particulière. » A la question de savoir pourquoi notre inconscient s'organise autour de ce mythe, il nous dit : « c'est la place du père dans notre culture – culture fondamentalement religieuse et monothéiste – qui lui donne nécessairement ce rôle dans l'inconscient et le mythe dit la vérité de notre rapport au père. Nous l'aimons parce qu'il nous castré et la castration subie est là encore une preuve de son amour.... »

Je ne vais pas m'étendre sur l'Œdipe freudien si ce n'est pour en souligner que le père est celui qui vient interdire la jouissance désirée. Dans la mesure où il vient ainsi nous barrer de façon irréductible l'accès à l'objet désiré, à savoir la mère et quel que soit le sexe de l'enfant, qu'il soit fille ou garçon, le père apparaît donc comme l'empêcheur de tourner en rond, comme un privateur de la jouissance interdite, jouissance incestueuse, aussi est-il difficile, vu sous cet angle, que le Père, comme Melman le souligne, ne nous apparaisse pas comme étant de l'ordre du symptôme, même si cet interdit - interdit donc de l'inceste – est on ne peut plus normatif et permettra l'accès à la jouissance sexuelle.

Cette histoire d'Œdipe ne satisfait cependant et de loin pas Lacan qui va en reprendre l'agencement sur un mode structural. La fonction du père va en quelque sorte s'effacer au profit de la fonction paternelle par la mise en place de la métaphore paternelle, tout d'abord dans le séminaire sur *la Relation d'objet*¹² puis, l'année suivante, dans les *Formations de l'Inconscient*¹³ car ce qu'il a retenu d'essentiel de l'Œdipe, c'est la castration et, là, Lacan opère une révision telle que, là où Freud affirme que c'est par la castration que le garçon sort de l'Œdipe, il dira que c'est par la castration au sens de *vouloir être le phallus* que le sujet, garçon ou fille, rentre dans l'Œdipe, quitte, pour le garçon, à en sortir par la castration – castration symbolique - au sens de la reconnaissance du père comme étant celui qui a le phallus et quitte, pour la fille, à rentrer dans l'Œdipe proprement féminin par le même chemin.

Dans la leçon du 10 mai 1961, sur *le Transfert*¹⁴, Lacan trouve que la thématique du Père, le *qu'est-ce qu'un père ?* qui a tellement travaillé Freud "avait dû singulièrement se

¹¹ - Ch. Melman : *Déterminisme des névroses* - leçon I du 12 octobre 1989

¹² - Jacques Lacan : *La Relation d'objet*- leçons des 19 et 26 juin 1957

¹³ - Jacques Lacan : *Les Formations de l'Inconscient* - Leçon du 22 janvier 1958- Ed. Seuil

¹⁴ - Jacques Lacan : *Le Transfert* - leçon du 10 mai 1961- p.332 - Ed. du Seuil

rétrécir pour que, dans l'Oedipe, elle se soit fixée, pour nous, sous la forme d'un nœud obscur non seulement mortel mais meurtrier - Là, je vous renvoie aux effets criminogènes développés par Melman, dans son séminaire *Pour introduire la Psychanalyse aujourd'hui*. C'est éloquent et fort instructif ! - De façon à retrouver la vérité et l'efficace de l'Œdipe, Lacan s'est donc employé, dans son séminaire sur *l'Envers de la Psychanalyse*, grâce aux mathèmes des 4 discours qui vont lui être d'une aide précieuse, à dénouer ce nœud meurtrier pour mettre à jour, en fait, ce que le mythe masquait à savoir la castration du père. Dans la leçon unique qu'il fit sur *les Noms-du-Père*, celle du 20 novembre 1963¹⁵, il avançait que "si Freud avait mis le mythe du père au centre de sa doctrine, c'est que cette question du père était inévitable mais le problème, disait-il, c'est que si la théorie et la praxis de l'analyse nous apparaissent comme en panne c'est que – sur cette question – nous n'osons pas aller plus loin que Freud et de se demander si nous, nous ne pourrions pas aller au-delà du mythe ?" Je signale au passage que cette audace de Lacan à vouloir aller plus loin que Freud sur précisément la question du père, c'était non seulement toucher à Freud en position de père de la psychanalyse mais père idéalisé d'une part - où, là, les disciples de Freud, par leurs réactions, venaient perpétué le même aveuglement que Freud avait eu à l'endroit du mythe Œdipien - et d'autre part porter atteinte à sa doctrine ce qui fut à l'origine de conflits tels que Lacan avait renoncé à poursuivre ce séminaire sur *les Noms-du-Père* ce qui montre bien combien le rapport au père est symptomatique et engendre de grandes résistances. A cet égard d'ailleurs, dans le séminaire sur *Les Ecrits techniques de Freud*¹⁶, dans la leçon III qui porte justement sur l'étude de la résistance à l'appui d'un texte de Freud dans lequel il repère très tôt que la résistance est liée au transfert qu'il soit positif ou négatif, en disant que « C'est le transfert qui fournit la plus redoutable des résistances ». Freud s'était alors exclamé : – et on a vraiment l'impression que ça lui avait échappé - « *la résistance, mais c'est le père* ». C'est quand même incroyable ! La castration du père qui fut le point aveugle de Freud souligne le caractère inutilisable du complexe d'Œdipe qui n'est, pour Lacan, à prendre que comme un rêve de Freud. A la fin de la leçon du 18 février 70 de *l'Envers de la psychanalyse*¹⁷, Lacan énonce haut et fort qu'à partir du moment où le père entre dans le champ du discours du Maître c'est qu'il se supporte du signifiant maître (S1) – et il ne peut absolument pas avoir d'autre support - à partir de ce moment là, le père est castré.

¹⁵ - Jacques Lacan : *Séminaire du 20 novembre 1963* - BAF n°13 - Juin 1985

¹⁶ - J. Lacan : *Les Ecrits Techniques de Freud* - leçon III, p.35 - Ed. interne à L'ALI

¹⁷ - Jacques Lacan : *L'Envers de la Psychanalyse* - leçon du 18 février 1970 - p.115 - Ed. du Seuil

Je signale au passage que cet aspect symptomatique du père fit l'objet de Journées fort houleuses à Bruxelles en octobre 90¹⁸. Melman y revient d'ailleurs dans la leçon II de son séminaire sur *la Nature du symptôme*, son intervention ayant été très mal accueillie.

De ce que la véritable fonction du père ait été masquée, chez Freud, découlent, nous dit Lacan, les conséquences les plus néfastes pour la psychanalyse dans la mesure où le centrage va s'opérer non pas sur le désir mais sur la demande.

Lors du séminaire d'été sur les *Formations de l'inconscient*, à Marseille en 87, Melman était intervenu longuement, de façon impromptue sur un certain nombre de points et concernant la castration¹⁹ qui est donc l'issue de l'Œdipe, il avait cherché à en préciser la signification en disant que "lorsqu'on dit : renoncer à la mère pour une autre femme, on opère un peu trop rapidement. En réalité, l'opération de la castration consiste en ceci : vous avez à renoncer à la mère mais en tant que ce qui va soutenir désormais le désir n'a plus rien à voir avec quelque créature que ce soit, puisqu'il s'agit d'un objet imaginarisé qui, en quelque sorte, organise la signifiante : le phallus. C'est bien en cela qu'il y a, comme Lacan l'a écrit, *père-version* : c'est la version du père". A cet égard, soulignons que dans RSI²⁰, en effet, Lacan nous dit : "Un père n'a droit au respect, sinon à l'amour, que si le dit amour, le dit respect est – vous n'allez pas en croire vos oreilles – père-versement orienté, c'est-à-dire fait d'une femme, *objet a* qui cause son désir"[.....]. Plus loin, il ajoute en référence au Père de Schreber : "rien n'est pire que le père qui profère la loi sur tout, pas de père éducateur surtout. Mais plutôt en retrait sur tous les magistrats". Pour en revenir à la question de savoir ce que signifie la castration, c'est donc tout d'abord, nous dit Melman, "ce qui va supporter les représentations, les images susceptibles d'être investies par le désir, ce sera cette chose complètement folle, absurde, antinaturelle : le phallus". Il précise par ailleurs que le garçon ne pourra cependant en revêtir les insignes si et seulement si le phallus est bien unterdrückt c'est-à-dire sans possibilité de faire retour dans le registre du signifiant, le garçon ne pourra en revêtir les insignes que si et seulement si il a définitivement renoncé à le posséder. "Il s'agit donc, précise Melman, d'une opération de dépossession, de renoncement, d'abandon. Opération qui n'est cependant pas sans se révéler être, dans le même temps, l'opération d'assomption au sexe. C'est pourquoi, le Maître qui, lui, prétend l'avoir à sa disposition - son insigne n'est-il pas le fouet ? le bâton ? le sceptre ou autre objet du même style ? - le Maître ne peut être qu'un imposteur exposé au ridicule. Ce n'est jamais qu'un bouffon, un maître pour rire ou parce qu'on le veut bien. La castration donne donc accès au sexe mais au prix d'un renoncement, d'une perte qui ne va pas rendre la sexualité très heureuse comme en témoigne le malaise de notre civilisation et que Freud avait relevé bien avant nous". Il y aurait donc –

¹⁸ - Les actes de ces Journées sont parus dans *Le Bulletin Freudien* 91/16-17 (revue de l'AFI de Belgique)

¹⁹ - Charles Melman : *Impromptu marseillais* - BAF n° 28 - p. 6 - Juin 1988

²⁰ - J. Lacan : RSI - leçon du 21-01- 1975 - pp. 62-63 - Ed. Interne de l'AFI 2002

imaginaires s'entend – légitimité à ce que nous nous retournions contre le père en le rendant responsable de ce malheur qui nous fait payer l'accès à la sexualité du prix de cette insatisfaction fondamentale.

Je dis imaginaires car, comme nous le savons, la castration est avant tout un fait de structure et "non pas un processus qui nous est imposé de par la volonté de qui que ce soit. Elle s'impose à nous du fait de notre rapport au langage, de ce que nous soyons des êtres de langage et que le langage a cette propriété qu'un signifiant ne fait jamais que nous représenter auprès d'un autre signifiant. C'est ce renvoi indéfini d'un signifiant à un autre qui fait que notre rapport au monde et aussi bien à nous-mêmes, ne sera plus que de l'ordre du semblant. La castration est donc primordialement le fait de notre rapport au langage et nous en avons la preuve, nous dit Melman²¹, dans ce qui se passe chez le psychotique qui, lui, souffre d'une carence paternelle qui l'expose, bien plus qu'un autre, aux aléas, aux incidences brutales, traumatisantes voire mutilantes de la castration, aux incidences sauvages de la castration, du fait de son rapport au langage".

Comme je le disais précédemment, Lacan va donc parler de l'Œdipe sous la forme de la métaphore paternelle qu'il écrit²² ainsi :

$$\frac{\text{Nom de Père}}{\text{Désir de la Mère}} \cdot \frac{\text{Désir de la Mère}}{\text{Signifié au sujet}} \longrightarrow \text{Nom-du-Père} \left(\frac{A}{\text{phallus}} \right)$$

Ce qui va donner lieu à une formule générale :

$$\frac{s}{s'} \cdot \frac{s'}{x} \longrightarrow s \left(\frac{1}{s} \right)$$

Le Nom du Père, comme vous le savez, ne se confond pas avec le nom propre ou le patronyme, même s'il y a un lien qui les unit. "Le N-d-P est le produit de la métaphore qui, désignant d'abord ce que la religion nous a appris à invoquer, attribue la fonction paternelle à l'effet symbolique du pur signifiant et qui, dans un second temps, désigne ce qui régit toute la dynamique subjective en inscrivant le désir au registre de la Dette symbolique".

La métaphore consiste, comme son nom l'indique, en un jeu de substitution dans la chaîne signifiante et organise 2 temps:

²¹ - Charles Melman : *La fonction paternelle* - BAFI n°69 -Septembre 1996

²² - J.Lacan l'écrit ainsi dans ses *ÉCRITS* p.557 (Du traitement possible des psychoses).

Écriture reprise par Ch. Melman dans son *Impromptu marseillais*

Le premier temps réalise l'élision ou le refoulement du « désir de la mère » pour y substituer la fonction du père en ce qu'elle conduit, au travers de l'appel de son nom, à l'identification au père (selon la description première de Freud) et à l'extraction du sujet hors du champ du « désir de la mère »

Dans le second temps, le N-d-P - en tant que signifiant - vient symboliser le Phallus (originellement à jamais refoulé - refoulement de S1) et redouble ainsi la marque du manque dans l'Autre (qui est également celle du sujet - son trait unaire) et, par les effets métonymiques liés au langage, il institue un objet cause du désir (*l'objet a*). Entre la N-d-P et *l'objet a* (objet cause du désir) s'établit ainsi une corrélation qui se traduit par l'obligation, pour le sujet, d'inscrire son désir selon l'ordre de son sexe. Par l'opération du N-d-P, l'instance du désir vient se nouer à la loi qui l'ordonne sur le mode d'un devoir à accomplir. Autrement dit, le sujet assume son désir comme assenti à la Loi du Père (castration symbolique) et aux lois du langage.

Rappelons que le désir c'est le désir de l'Autre c-à-d qu'il est prescrit par l'Autre (lieu du Réel où se tient le Père mort c-à-d l'Au-Moins-Un) et que le phallus sort de l'incertitude, de l'équivoque et cesse d'être livré aux caprices maternels (ce que Lacan appelle souvent les caprices du grand Autre), c'est - pour en donner une illustration que vous connaissez bien - la barre qui est mise en travers de la gueule grande ouverte du crocodile pour éviter qu'elle ne se referme sur nous. Dans notre culture, la métaphore du phallus c'est le Nom-du-Père mais dans d'autres cultures, la fonction a pu être attribuée à un signifiant quelconque comme le caillou, une fontaine etc.

Le Nom du Père, dans la mesure où il vient refouler - au sens propre puisque le passage au-dessous de la barre est une opération qui est inhérente à celle du refoulement - donc, le Nom du Père en venant refouler ce qu'il en est du désir de la Mère, il vient du même coup en donner la raison, c-à-d qu'il nous sépare de la mère par la mise en place du Phallus comme étalon de la valeur qui sera le support de toutes les représentations aimées et c'est en cela que l'Œdipe a un rôle normativant puisque la mise en place de l'objet phallique nous introduit dans le circuit des échanges quels qu'ils soient. La mère, quant à elle, elle est certes interdite mais elle est interdite de fait, par la structure même, puisqu'elle est la représentante du grand Autre et, à cet égard, en tant que mère, elle est insaisissable puisqu'elle est infinie.

On ne devient par père par procréation mais par un acte de Foi qui "nomme" le père, c-à-d qui nomme « mon père » et où l'important, ici, n'est pas tant de désigner le papa en chair et en os mais de ce qui entre, dans le discours de l'enfant, comme signifiant, et donc à retenir comme valeur signifiante²³. La portée du Nom du Père est contenue dans son pouvoir de nomination, celui de désigner un vide, mais, si en tant que Nom du Père il

²³ - J.P.Hiltbrand : *Les Noms du Père : entre régression en la foi et son progrès en la loi*, leçons du 9-11-05 et du 30-11-05 - Format Editions 2006

supplée à un trou dans la référence, il porte également en lui-même la marque d'un trou²⁴. L'opération de la nomination est la fonction symbolique du Nom-du-Père qui fait que, comme le souligne encore Melman dans son Impromptu marseillais, "Le Nom-du-Père, c'est aussi bien le Père de Nom". Remarque qui s'appuie notamment sur ce que Lacan avance dans RSI²⁵ où il pointe que l'inceste n'a rien d'historique, qu'il est structural parce qu'il y a du symbolique et d'ajouter : "Il faut du symbolique pour qu'apparaisse individualisé dans les nœuds ce quelque chose que moi je n'appelle pas tellement le complexe d'Œdipe, ce n'est pas si complexe que ça, j'appelle ça le Nom-du-Père [...] ce qui ne veut rien dire que le Père comme Nom, le Père comme nommant"²⁶ Ce renversement de sens est supporté par le trou du nœud borroméen, un trou qu'on ne peut même pas imaginer et auquel renvoie le fameux *Je suis celui qui suis*²⁷ (La réponse de Dieu à Moïse), « La nomination c'est la seule chose dont nous soyons sûr que ça fasse trou »²⁸ et c'est au trou du symbolique qu'est conjointe la nomination, il envisage toutefois aussi une nomination imaginaire et une nomination réelle, 3 nominations à partir desquelles il s'interrogera (dans le Sinthome) sur la substance à donner au Nom-du-Père.

Le Nom-du-Père est donc la métaphore de ce qui est signifié au sujet en tant que cela est unterdrückt comme je le disais tout à l'heure, càd à jamais refoulé et Melman de nous faire remarquer²⁹ que c'est nous qui, par une sorte de sauvagerie, de crudité, nous servons de ce signifiant – le phallus – comme s'il était là, étalé au grand jour, alors que sa propriété est d'être unterdrückt.

Cette mise en place permet peut-être de mieux nous éclairer sur la position défensive, névrotique de la fonction paternelle de ce qu'elle soit interdictrice car, nous dit encore

²⁴ - Erik Porge cité par Jacques Cabassut et Mohammed Ham in *Entre névrose traumatique et fantasme : la question du père* - Internet

²⁵ - J. Lacan : *RSI* - leçon du 15 avril 1975 - p. 160 - Ed. interne à l'ALI 2002

²⁶ - J. Lacan, *RSI*, leçon du 15 avril 1975, p.160 - Ed. interne à l'ALI 2002

²⁷ - Tout au long de son enseignement, Lacan a toujours soutenu que « le seul qui puisse répondre absolument à cette position de Père en tant qu'il est le Père Symbolique, c'est celui qui pourrait dire comme le Dieu du monothéisme : *Je suis celui qui suis*. Mais c'est une chose qui, mis à part le texte sacré où nous le rencontrons, ne peut être littéralement prononcée par personne. » J. Lacan, *La relation d'objet et les structures freudiennes*, Ed. de l'ALI (hors commerce), p.207

²⁸ - J. Lacan : *RSI*, leçon du 15 avril 1975 - p. 163 - Ed. interne à l'ALI 2002

²⁹ - Charles Melman : *Fonction paternelle*, déjà cité

Melman³⁰, par cela même dont elle est la métaphore (phallus), elle vectorise le sujet, l'incite, le met dans le devoir de jouir, de sexuellement jouir.

Dès l'ouverture de son séminaire sur le *Déterminisme des névroses*, Melman va, revisiter l'Œdipe³¹ pour nous en révéler un point tout à fait essentiel concernant justement la place du père dans cette histoire. Il considère, en effet, le complexe d'Œdipe comme le prototype de notre rapport à l'histoire³², il est même, selon lui, notre Ur-histoire, la genèse en mettant le père - il s'agit, ici, du père symbolique, du père mort - en position de cause. Cause du malaise dans la civilisation et dans nos vies. "L'histoire, nous dit-il, est une façon de se défendre contre la structure. Elle imaginise le symbolique pour se défendre contre le réel". Ce qui, dans la théorie analytique, fait cause n'a rien à voir avec cette fonction imaginaire du père. "Dans l'histoire, ce qui fait cause, c'est ce qui précède dans la chaîne. L'histoire célèbre le père en le réduisant à n'être que celui qui était là d'abord. Le meurtre du père dont l'obsessionnel souffre et se défend n'est pas meurtre symbolique mais meurtre du symbole désacralisé d'avoir été introduit dans la chaîne" et d'ajouter que "cette désacralisation est liée au fait que nous avons affaire à un Dieu qui parle, qui est verbe et qui se trouve donc obligatoirement inclus dans la chaîne". Or, au commencement était le trou, la béance, la faille, la gueule ouverte ... Ce qui mérite toutefois toute notre attention dans cette avancée de Melman c'est que, selon lui, cet Œdipe appelle trois remarques que je trouve, pour ma part, tout à fait essentielles. Tout d'abord, nous dit-il, l'Œdipe ment sur la cause du désir puisqu'il désigne cette cause du désir comme étant la mère. Or, la cause du désir n'est pas la mère mais l'objet qu'elle recèle et qui la rend désirable aux yeux du père. Ensuite, l'Œdipe organise de façon définitive l'interdit de savoir quelle est la cause véritable du désir sous peine de réaliser l'inceste. Or, l'objet de notre désir peut être su, désigné, nommé et sans aucun risque de sombrer pour autant dans l'inceste puisque l'interdit de la mère – comme on l'a vu tout à l'heure - est un fait de structure. Par contre, en découvrant l'objet cause de notre désir, le risque encouru est de mettre à mal le Père et c'est bien là que réside, pour nous tous, la grande difficulté et la résistance éprouvée d'aller au bout de notre quête de la vérité. Ce serait finalement commettre le meurtre du père dans le sens où cette découverte nous amènerait à reconnaître que la cause n'est pas le père qui, du coup, serait destitué de sa fonction. Enfin, troisième remarque, l'Œdipe fait de

³⁰ - Charles Melman : *Impromptu marseillais* - BAF n° 28 - p.6 - Juin 1988

³¹ - Melman rentrait de Zurich où il avait été invité par une revue suisse de langue allemande qui avait organisé un colloque sur le *Complexe d'Œdipe*. Son intervention s'intitulait curieusement *Œdipe contre Lacan*. La leçon du 12 octobre 89 de son séminaire est une redite de cette intervention. Cette revue suisse s'appelle RISS qui signifie la déchirure, la faille. Dans RISS il y a RSI (noeud à 3) plus un autre S que Melman assimile au symptôme (noeud à 4)

³² - Nous adorons les histoires (il n'y a déjà qu'à voir combien il nous est difficile de nous extraire de notre Mythe individuel ou roman personnel dans la quête de la vérité, ce à quoi Melman fait aussi allusion dans cette leçon) et Melman rattache cette attachement à l'historisation à notre goût pour les biographies le plus souvent d'ailleurs fort décevantes. Ce n'est pas sans évoquer la prévention de Freud à l'égard des biographies.

l'insatisfaction sexuelle la règle normative. Cette insatisfaction sexuelle à laquelle nous nous condamnons par amour pour le père, est-elle – se demande Melman – un effet de culture ou bien un effet de structure ?

Je ne crois pas trop erroné de dire que dans la mesure où la question du père a été le point aveugle de Freud, il pouvait donner l'impression de confondre lui-même le Père et Dieu. Nous n'en tiendrons pour témoignage - qui peut d'ailleurs rester une source de réflexions - la dernière³³ des *Nouvelles Conférences sur la psychanalyse*³⁴ dans laquelle il nous révèle que le support de la religion n'est rien d'autre que le père auquel l'enfant recourt dans son enfance et dont il sait qu'il est tout amour. Les termes dans lesquels il décrit l'insuffisance du père à assumer sa fonction ne laissent guère de doute quant au registre dans lequel Freud situe la fonction du père, à savoir l'imaginaire. Le père nous dit-il est étroitement limité dans sa puissance et c'est pour y parer que la religion produit l'image du père tout puissant.

Que nous le voulions ou non, la relation au père est donc étroitement liées aux religions dans la mesure où celles-ci sont ordonnées autour de cet impératif qui est d'aimer et de se soumettre à la volonté du père alors que notre inconscient vient nous révéler qu'on n'a qu'une envie c'est de le supprimer pour prendre sa place et Freud n'y a bien évidemment pas échappé d'autant que chacun s'accordera à reconnaître qu'il a toujours cherché à sanctifier le père, d'où sans doute cet intérêt énorme qu'il porte aux religions. Les références à cet égard s'étendent sur sensiblement toute son œuvre. L'intérêt de Freud pour les religions et notamment la religion catholique et la religion juive trouve peut-être aussi sa source sur un autre plan sur lequel nous reviendrons plus loin.

Freud faisait partie des nombreux juifs non religieux attachés à leur culture, bien intégrés à la société viennoise bien qu'il ait eu à pas mal souffrir de l'antisémitisme qui y sévissait et où il était bien connu que "les juifs n'avaient aucune chance de réussir"³⁵ Nous savons que découragé par l'ostracisme professionnel dont il était alors victime, il avait ressenti le besoin - curieusement en 1897 qui marqua, comme on le sait, un tournant fondamental dans la vie de Freud - de trouver un milieu mieux fait pour le comprendre et il décida alors

³³ - Cette conférence porte sur les *Weltanschauung* - terme spécifiquement allemand difficile à traduire en français, qu'on pourrait éventuellement traduire par « conception ou vision du monde » - et qui est destinée à répondre à la question : *la psychanalyse est-elle à une Weltanschauung ?* (Des Journées portant sur cette question ont eu lieu à Bruxelles en 94). Dans cette conférence, Freud fait une large part à la *Weltanschauung* de la science dont il fait l'éloge.

³⁴ - E. Jones : *La vie et l'œuvre de Sigmund Freud* - pp. 396-397, tome III- PUF 1975

³⁵ - Ernest Jones : *La vie et l'œuvre de Sigmund Freud* - p. 323, tome I - PUF 1975

de s'inscrire à la Société juive B'nai B'rith³⁶ où il assistait régulièrement à des réunions, y prenant même parfois la parole pour y faire des communications sur les rêves ou autres³⁷.

On ne connaît pas grand-chose de l'éducation religieuse de Freud si ce n'est qu'il connaissait fort bien les coutumes et rites juifs. Ses parents n'étaient pas spécialement pratiquants et ne célébraient que la Pâque juive.

Nous savons, par contre, que dans sa petite enfance, il avait eu une nurse à laquelle il était très attaché, une nurse catholique pratiquante qui l'emmenait à la messe de son église au retour de laquelle il s'amusait à imiter les rituels observés, à prêcher et à décrire les faits et gestes de Dieu à l'intention de ses parents³⁸. Si la nurse a eu une influence quelconque sur les rapports qu'entretenait Freud avec la religion - ce dont se sont en effet gargarisés beaucoup de ses détracteurs qui voulaient y voir l'origine névrotique de son aversion pour la religion et les cérémonies religieuses - il semblerait que ce soit beaucoup plus la disparition subite de cette nurse à l'âge de 2ans 1/2, au moment de la naissance qui plus est de sa sœur Anna qu'il considérait comme une usurpatrice et n'aimait pas, âge où les fondements essentiels du caractère - selon Freud lui-même - se fixent. Il n'a d'ailleurs appris, par sa mère, la vraie raison de cette disparition qu'à l'âge de 46 ans³⁹.

Pour son 35ème anniversaire, considéré comme l'âge de la maturité chez les juifs de l'Est, son père lui avait offert une Bible richement illustrée par Phillipson avec une dédicace en Hébreu où il appelle son fils Schlomo (qui signifie Le Sage), que Freud a reçu comme deuxième prénom, prénom qui était celui du grand père paternel décédé juste avant sa naissance je crois. Freud avait une parfaite connaissance des textes bibliques⁴⁰.

Au regard des religions, l'intérêt de Freud s'est surtout cristallisé sur la source des religions juive et chrétienne qui lui étaient les plus proches. Freud soutenait avec conviction que

³⁶ - B'nai B'rith (תירב ינב) : L'Ordre indépendant du B'nai B'rith (de l'hébreu : « Les fils de l'Alliance ») est la plus vieille organisation juive toujours en activité dans le monde. Calquée sur les organisations maçonniques, elle a été fondée à New York, le 13 octobre 1843. Les Nazis prirent prétexte de cette appartenance à une Société, qualifiée par eux de groupe politique clandestin, pour se saisir, en mars 1938, de la Maison d'Editions Psychanalytiques (Psychoanalytischer Verlag). E.Jones *La vie et l'œuvre de Freud*, p.363, Tome I, PUF 1982

³⁷ - Ibid. p. 363, tome I

³⁸ - Ibid. p. 6, tome I

³⁹ - E. Jones : *La vie et l'œuvre de Sigmund Freud* - pp. 396-397, tome III- PUF 1975

⁴⁰ - Ibid. p.11, tome I et pp.397-398, tome III

“derrière chaque image divine se cachait le noyau du père et que fondamentalement c’était un retour aux débuts historique de l’idée de Dieu. A présent que Dieu n’est qu’une personne unique, les relations de l’homme avec Lui peuvent retrouver l’intimité et l’intensité de la relation de l’enfant avec son père”⁴¹. On retrouve, dans cette avancée, le Père tout amour de la religion mais aussi celui de l’Œdipe.

En 1911, Freud a commencé à se pencher très sérieusement sur les sources de la religion primitive ce qui lui demanda un énorme travail mêlé de souffrances, de doutes mais aussi de vives satisfactions. Travail qui, 2ans plus tard c’est-à-dire en 1913, devait déboucher sur son fameux *Totem et tabou* qu’il considéra tout d’abord comme la meilleure œuvre qu’il eut jamais écrite. L’année d’après, il eut cependant d’affreux doutes concernant la valeur de cet ouvrage malgré les avis pourtant unanimement favorables de ses proches collègues. Comme nous le savons, dans cette construction mythique de Totem et Tabou, Freud suppose l’existence d’une horde primitive sous l’autorité d’un père tout puissant qui jouissait de tous les droits et notamment de celui de posséder toutes les femmes. Les fils se rebellent, le tuent et le mangent. Le Père dont il s’agit, c’est le Père non castré – l’Au-Moins-Un – or, cette référence au Père non castré implique, pour un homme, la castration et donc du même coup, du fait de sa différence avec le Père⁴², le fils est parfois accablé par un sentiment d’étrangeté pouvant être à l’origine de relations souvent tendues entre le père et le fils. Au regard de cette référence au Père, il faut quand même souligner cette difficulté qu’il y a, en effet, pour un fils d’avoir à affirmer sa filiation à l’égard de quelqu’un qui lui est totalement différent de structure puisque ce Père n’est pas castré et que ses fils ne peuvent se réclamer de lui qu’au prix de ce qui les rend totalement étrangers à lui. La tentative de la religion et de l’obsessionnel est de faire en sorte que la coupure ainsi établie entre le Père et ses fils soit levée et que ce ne soit plus une relation de frontière mais de distance qui les sépare. Une coupure est, en effet, par définition infranchissable alors qu’en jouant avec la distance, on peut faire comme si cette coupure n’existait pas.

Lorsque Freud publie son *Moïse et le Monothéisme*, en 1939, il a 83 ans, il est en fin de vie. C’est son ultime tentative de résoudre enfin la question qu’il ignore mais qui n’a cependant pas cessé de le hanter sa vie durant au travers des incessantes questions que lui pose la religion, question concernant le Père et qui était sa propre question. Il est clair que *quelque chose*, en effet, le poussait dans ce sens de ce que la mise en place de son complexe d’Œdipe l’ait probablement induit en erreur et c’est précisément ce que Melman a mis à plat dans son séminaire du 14 mai 1998 dont un extrait a été publié en annexe de son séminaire *Pour Introduire la Psychanalyse aujourd’hui* sous l’intitulé « *le complexe de Moïse* »⁴³.

⁴¹ - Ibid. p.399, tome III

⁴² - Comme nous le savons, le père de la réalité est en position de représentant de ce Père tant et si bien qu’entre le père de la réalité et son fils il y aura toujours cette distance infranchissable, cet écart qui est un fait de structure. C’est pourquoi père et fils ne peuvent pas être copains, complices et qu’il peut y avoir quelques tensions entre eux qui leur sont plus ou moins incompréhensibles d’ailleurs.

⁴³ - Charles Melman : *Le Complexe de Moïse Annexe II* in *Pour Introduire la Psychanalyse aujourd’hui*, pp. 349 à 354, Editions Association Lacanienne Internationale, Paris 2005.

La lecture qu'en fait Melman jette un éclairage saisissant sur les véritables motivations de Freud à rédiger cet ouvrage alors qu'il était déjà très malade, en fuite pour l'Angleterre puisqu'il avait commencé ce travail en 1936. Ses motivations ont fait l'objet de nombreuses interrogations en effet et la parution de cet ouvrage a soulevé un vent d'accusations et de polémiques plus ou moins folles comme quoi il aurait donné libre cours à sa haine des juifs alors que sa vie durant il avait cherché à combattre ce type de fanatisme. Je crois qu'il n'est alors pas abusif de considérer la lecture qu'en fait Melman comme un hommage rendu à Freud. Cette lecture nous éclaire également sur la façon dont il y a à *entendre* ce texte, à *entendre* cette construction mythique qui s'appelait d'ailleurs, en réalité, « *L'homme Moïse, roman historique* ».

Ce que Freud rate dans la mise en place de son complexe d'Œdipe, c'est la coupure qui sépare d'une part le sujet de l'objet et d'autre part le sujet de l'Idéal, c-à-d du Père en position d'Idéal.

Moïse et le monothéisme est un roman absolument extravagant, comme le souligne Melman, mais il ne faut pas oublier que Freud a écrit cet ouvrage à un moment particulièrement dramatique de l'Histoire, dans une tentative d'alerter les consciences du fanatisme à l'œuvre en Europe⁴⁴, de la folie meurtrière qui s'y répandait, folie s'inscrivant justement comme conséquence inévitable d'une filiation voulue possible à l'Idéal par déni de la nécessité de cette coupure. Cet ouvrage est par ailleurs venu rectifier l'erreur commise dans l'Œdipe en introduisant justement, au travers de cette construction romancée de Moïse, cette coupure absolument nécessaire et donc irréductible entre le Père et les fils, rétablissant ainsi l'altérité de ce Père mort situé dans le Réel et donc en position Autre. Tout l'intérêt théorique de cet ouvrage réside dans cette coupure et "c'est ce qui justifie, pour Melman, qu'on puisse parler de *complexe de Moïse* comme complémentaire du *complexe d'Œdipe* dans le sens où il s'agit d'un fait de structure. En mettant le Père en position de grand Autre, le sujet est irrémédiablement coupé non seulement de son objet mais de son Idéal, ce qui a des conséquences encore plus décisives que le complexe d'Œdipe ne serait-ce que par le fait que l'Œdipe est beaucoup plus proche de la religion que de la fonction paternelle, telle que Lacan a pu la mettre en place, dont l'agent (le père) n'est pas d'être un agent de la castration mais un agent pacificateur".

Cette coupure introduit donc, nous dit Melman, "un Père Autre qui ne parle pas notre langue bien qu'il soit structuré comme un langage ce dont témoignent tout particulièrement les rêves. Cet Autre ne peut que nous être hétérogène ce qui implique qu'on ne puisse – en aucun cas – se réclamer d'une identification et d'une filiation avec Lui".

Que Freud se soit intéressé aux religions et plus particulièrement aux religions juive et chrétienne prend peut-être aussi sa source dans un souvenir d'enfance qui, quoiqu'il en soit, est de toute façon, je crois, significatif des relations de Freud à son père tout en venant

⁴⁴ - Une Europe où « le progrès s'alliait à la barbarie » comme le soulignait Freud dans son avant propos d'avant 1938 à Vienne

éventuellement nous éclairer sur cette impossibilité qu'avait Freud de se rendre à Rome en dépit du très grand désir qui l'animait à cet endroit.

C'est un évènement survenu dans sa jeunesse et qui l'a beaucoup marqué⁴⁵ que nous raconte Freud dans *l'interprétation des rêves*. "Je devais avoir dix ou douze ans quand mon père commença à m'emmener dans ses promenades et avoir avec moi des conversations sur ses opinions et sur les choses en général. Un jour pour me montrer combien mon temps était meilleur que le sien, il me raconta le fait suivant: " une fois, quand j'étais jeune, dans le pays où tu es né, je suis sorti dans la rue bien habillé et avec un bonnet de fourrure tout neuf. Un chrétien survint; d'un coup il envoya mon bonnet dans la boue en criant: "Juif, descend du trottoir !" -"Et qu'est que tu as fait ? " -"j'ai ramassé mon bonnet" dit mon père avec résignation. Cela ne m'avait pas semblé héroïque de la part de cet homme grand et fort qui me tenait par la main. A cette scène qui me déplaisait j'en opposais une autre, bien plus conforme à mes sentiments, la scène où Hamilcar fait jurer à son fils, devant son autel domestique, qu'il se vengera des romains."

Hamilcar et son fils Hannibal étaient deux grands généraux carthaginois qui luttèrent courageusement contre l'hégémonie romaine. Comme Hannibal a promis de venger Hamilcar, Sigmund vengera Jacob. Il ira détruire la toute puissance de Rome mais comme les temps ont changé, il s'agira de détruire la sainte Eglise catholique romaine. Rien de moins ! Mais du même coup Freud devient le héros de cette grande saga carthaginoise. Il venge son père mais le dépasse aussi.

Dans ce même ouvrage, peu avant, Freud avait raconté une série de rêves⁴⁶ qui trahissaient son désir d'aller à Rome, désir qu'il n'a pu satisfaire longtemps qu'au travers de ses rêves.

Le premier de ces rêves est celui-ci : *Je rêve un jour que, de la fenêtre du wagon, je vois le Tibre et le pont Saint Ange ; puis, le train se remet en marche et je pense que je ne suis pas descendu dans la ville.*

Le second: *"Une autre fois, on me mène sur une colline et on me montre Rome à moitié cachée par la brume et encore si éloignée que je m'étonne de la voir si clairement.*

On y reconnaît aisément, dira Freud, le cliché « voir de loin la terre promise » La ville que j'avais vu au loin était Lubeck ; la colline Gleischenberg

Le troisième: *" ...je suis enfin à Rome, comme le rêve l'indique, Mais je suis déçu ne voyant pas de ville: un petit fleuve aux eaux sombres ; d'un côté des rochers noirs, de*

⁴⁵ - S. Freud : *L'interprétation des rêves*, p. 175 - Ed. PUF 1976

⁴⁶ - Ibidem pp. 172 - 173

l'autre des prairies avec de larges fleurs blanches. Je remarque un M. Zucher (que je connais peu) et décide de lui demander le chemin de Rome”.

Dans les associations de ce rêve, on retrouve d'une part ce dicton : “tous les chemins mènent à Rome” mais aussi cette anecdote juive que Freud cite souvent: c'est “l'histoire du pauvre juif qui s'est glissé sans payer dans le rapide de Karlsbad. On l'attrape, on le chasse du train chaque fois qu'on le contrôle” et c'est ainsi qu'à un ami qui lui avait demandé où il allait il avait répondu: ” à Karlsbad si, ma constitution me le permet”. Peut-on en déduire que Freud irait lui aussi à Rome si sa constitution le lui permettait ? C'est ce que confirme la note en bas de page concernant ces trois rêves : “J'ai appris depuis qu'il suffit d'un peu de courage pour réaliser ces vœux considérés longtemps comme irréalisables et je suis alors devenu un pèlerin inlassable de Rome”,

Un quatrième rêve enfin, réactualise son impossibilité d'aller dans la ville sainte à propos d'un des congrès à deux que Freud et Fliess organisaient. *“Devant moi un coin de rue; je m'étonne d'y voir tant de plaques portant des inscriptions en allemand. Peu de jours avant, j'avais écrit à mon ami que Prague ne serait peut-être pas pour des visiteurs allemands, un séjour bien agréable”.*

Freud exprimait ainsi son désir de le rencontrer à Rome et non dans une ville de Bohême et le souhait que la langue allemande fut mieux accueillie à Prague.

Pour conclure et de façon à préciser très rapidement s'il en était besoin cette distinction tout à fait indispensable à faire entre les trois pères :

La métaphore paternelle nous permet peut-être de mieux saisir ce qu'il en est du **Père Symbolique** puisque sa fonction y est écrite. Le Père Symbolique c'est celui auquel renvoie la Loi, l'interdit dans la structure étant toujours proféré au Nom-du-Père. C'est parce qu'il y a un signifiant du Nom-du-Père qu'il peut y avoir castration c'est-à-dire cette opération qui ordonne et limite le désir du sujet. L'action du Père Symbolique est de nouer un pacte symbolique avec le sujet à partir du moment où le dit sujet consent à la perte que la castration lui impose. Pacte qui permettra au sujet de s'identifier à son sexe c'est-à-dire comme homme ou comme femme et lui rendra le Réel apte à la jouissance.

Le **Père Imaginaire** c'est la figure toute puissante, omnipotente etc. C'est le père tout amour ou le dernier des salops. C'est tout ce dont notre culture a pu investir dans celui dont l'amour était supposé veiller sur nous mais qui peut tout autant être l'objet d'une haine farouche.

Si le **Père Réel** se rapporte, en dernier ressort, tout simplement au père de famille c'est-à-dire qu'il a les traits du père de famille, il convient néanmoins peut-être de faire quelques rappels susceptibles de lever une certaine confusion générée par le Père du mythe œdipien ou tout du moins d'en préciser certains points. Dans le mythe, en effet, le père en question

c'est l'Urvater c'ad le Père de la horde dont Lacan dit notamment dans *l'Envers de la Psychanalyse*⁴⁷, qu'il ne peut être que le Père Réel car le fait qu'il puisse jouir de toutes les femmes est impossible. Cette catégorie de l'impossible que Lacan a baptisé le Réel avait quelque peu interrogé Melman dans sa conclusion aux Journées sur *les Non Dupes Errent*⁴⁸. Outre le fait qu'il y relève avec justesse que le Réel est un effet d'écriture qui permet de le déplacer, ne nous condamnant ainsi pas à la fatalité qu'il y a un impossible qui régit notre fonctionnement et qu'il n'y a qu'à s'en dépêtrer, il souligne avec tout autant de justesse que si Lacan nous exhortait à ne pas comprendre c'était parce que comprendre, c'est toujours mettre un nom sur ce qu'il en est de ce réel. Or, le signifiant a pour vertu de prendre appui sur le sens, sur l'imaginaire, d'où la nécessité d'un recours à l'écriture pour le Réel.

Le problème, en effet, c'est que si l'Urvater se trouve désigné comme Père Réel, il n'en reste pas moins qu'il ne peut être appréhendé que dans le registre imaginaire où il apparaît – comme nous l'avons vu tout à l'heure – comme le privateur, comme celui qui garde la jouissance pour lui, ce qui embarrasse beaucoup Lacan car ça crée, en effet, une confusion, un court-circuit entre le Père Imaginaire et le Père Réel et c'est d'ailleurs à ce niveau là que Lacan situe le ratage de l'Œdipe freudien⁴⁹. Il convient donc, pour Lacan, de nouer différemment l'Œdipe et pour qu'il n'y ait plus cette confusion entre le Père Réel et le Père Imaginaire, il est nécessaire de désigner autrement le Père Réel, et c'est ce qui l'amènera à le désigner comme l'Au-Moins-Un et à l'écrire.

Dans *Le Savoir du Psychanalyste*⁵⁰, Lacan conclut – si je puis dire – sur les aventures mythiques d'Œdipe qui structurent, selon lui, la nécessité qu'il y ait un Au-Moins-Un qui transcende la prise de la fonction phallique et, pour lui, le mythe du père primitif ne veut rien dire d'autre.

Le Père Réel, c'est l'agent de la castration. L'agent n'est pas celui qui agit - ainsi le Père Réel ne pourra plus être tenu pour castrateur ou privateur - l'agent c'est celui qui fait agir le signifiant-maître (S₁) qui est au principe de la castration, ce qui n'est quand même pas tout à fait la même chose. Dans la définition lacanienne, le Père Réel va donc être – comme

⁴⁷ - Jacques Lacan : *L'envers de la Psychanalyse* - leçon du 18 mars 1970

⁴⁸ - Charles Melman : *Conclusion du Séminaire d'été sur les Non Dupes Errent* - freud-lacan.com

⁴⁹ - Valentin Nusinovici : *La question de l'Œdipe dans l'Envers de la Psychanalyse*- BAF n° 28, juin 1988

⁵⁰ - Jacques Lacan : *Le Savoir du Psychanalyste* - leçon du 3 mars 1972 - p. 84 aux Editions de l'AFI 2001 (hors commerce)

je le disais tout à l'heure – le père de famille ce qui n'enlève cependant pas toute difficulté "car le père de famille est toujours plus ou moins mythifié par l'enfant au moment où il entre dans l'Œdipe, le père est promu, nous dit Lacan⁵¹, que cela soit comme cela dans l'expérience ou pas, comme grand fouteur et pas devant l'Éternel, croyez-moi ! L'agent de la castration est donc celui qui autorise l'éveil du désir" et Lacan avance alors que le Père Réel de l'enfant d'une analysante peut parfaitement être ... l'analyste.

à Salon le 26-09-2012

⁵¹ - Jacques Lacan : *L'Éthique* - leçon du 29 juin 1960- p. 355 aux Editions du Seuil et p.498 aux Editions de l'AFI 1999 (hors commerce)